

Max Kohn, psychanalyste, écrivain

Attendre Godot en yiddish

J'ai vu le dimanche 13 mars 2016 une version exceptionnelle en yiddish de la pièce de théâtre de Samuel Beckett, *En attendant Godot*¹ au Centre Culturel Irlandais à Paris, avec ma femme Nelly et une de mes filles, Jessica. C'est un événement que de voir une pièce aussi importante d'un répertoire non juif, en yiddish, *Vartn Auf Godot*, dans un lieu représentant le patrimoine culturel irlandais. La pièce est sur-titré en français, donc accessible à un large public et c'est ce que veut Rafael Goldwaser depuis longtemps. Le théâtre en yiddish, que ce soit des pièces écrites dans cette langue ou des traductions doit être sur-titrée pour être accessible. J'ai rencontré pour la première fois Rafael en 2005 quand il a reçu le Prix Max Cukierman et il avait fait une présentation hilarante de toutes les sortes de jurons que l'on utilise en yiddish d'après Isaac Bashevis Singer. Il cumule un art exceptionnel d'acteur, une parfaite connaissance de la langue yiddish et le désir que le théâtre en yiddish vive aujourd'hui alors que le public yiddishophone n'existe plus.

Mise en scène par Moshe Yassur² avec pour la distribution new-yorkaise Avi Hoffman, vedette de plusieurs productions en yiddish et en anglais aux États-Unis, qui joue Pozzo avec un accent lituanien ;

[1] Beckett S., *En attendant Godot*, Paris, Éditions de Minuit, 1952.

[2] Interview de Moïse Yassur par Max Kohn, directeur du Théâtre Juif d'Etat de Bucarest, Roumanie, SBS Radio - Yiddish, Melbourne, Australie, 13 juillet 2010. <http://www.maxkohn.com/player/Yassur/Yassur.html>

Rafael Goldwaser (directeur du *Luft-Teater - Théâtre en l'Air* à Strasbourg) reprend le personnage de Lucky avec son accent d'Argentine et fait une tirade époustouflante; Shane Baker (également auteur de la traduction autorisée) se met dans la peau du vagabond Vladimir avec un accent lituanien encore différent tandis que David Mandelbaum, directeur artistique de New York Yiddish Rep, incarne Estragon avec un accent galicien. Nicholas Jenkins joue quant à lui le garçon avec un yiddish appris. Différents accents sont présents dans la pièce qui fait penser à de vieux Juifs après la Shoah qui se demandent ce qu'il y a encore à attendre. Une sirène s'est mise soudain à retentir et les acteurs ne sachant quoi faire restaient jusqu'à ce qu'on leur dise de sortir tentant vainement de faire quelque chose de cet imprévu. Quand ils sont revenus, David Mandelbaum (Estragon) demande à Avi Hoffman (Pozzo): «Où en-est-on?»

Où est le problème quand on a mal aux pieds, dans les pieds ou dans les chaussures ou dans les deux? Estragon essaie d'enlever sa chaussure. Il s'acharne avec les deux mains sans y arriver et recommence. Vladimir lui conseille d'enlever ses chaussures tous les jours. Quand on garde ses chaussures, on a du mal à se déchausser après. Comment attendre si on a des chaussures tout le temps? On ne peut plus marcher. Je connais bien le problème. Comme mon père était marchand de chaussures, j'ai toujours été mal chaussé par lui dans sa boutique quand j'étais jeune d'où mon recours à un pédicure depuis la

nuit des temps. En yiddish, le pied se dit avec mon accent galicien *fis*. Le fils a des problèmes avec les chaussures du père.

La solution pour Estragon, c'est de se pendre, ce qui pour Vladimir serait un moyen de bander. Je rajouterai: avec ou sans chaussures? Estragon considère qu'il vaut mieux ne rien faire. C'est plus prudent. Pozzo et son esclave Lucky, qui n'est pas si heureux que son nom l'indique en anglais, entrent. Et si on partait sans attendre Godot, Godot, Godin comme le dit Pozzo? Pour Pozzo, les larmes du monde sont immuables et cela ne renvoie-t-il pas à une parole d'Énée? Dans *L'Énéide* de Virgile lorsqu'Énée, prince troyen, visite Carthage et voit un motif décoratif qui décrit la guerre de Troie, il déclare: «*Sunt lacrimae rerum*», «Il y a des larmes dans les choses», ce que Daniel Mendelsohn reprend dans l'exergue de son livre *Les disparus*³ et pour lui nous pleurons tous pour des motifs différents.

Comme Pozzo se sent incapable de la grâce, de la vérité de première classe, il a pris un *knouk*, un sous-homme. *Knouk*, un mélange de *knout*, de *knock* et de *knock out*. Le *knout* (en russe) désigne le fouet utilisé dans l'Empire russe pour flageller les criminels et délinquants politiques. Il désigne également le supplice («donner le *knout*»), une situation tyrannique («vivre sous le *knout*»). *To knock*, c'est frapper et *to knock out*, assommer, éliminer, mettre KO. Une partie de l'humanité n'est-elle pas KO?

[3] Mendelsohn D. (2006), *Les Disparus*, Paris, Flammarion, 2007.

**Godot fait
penser à
l'attente du
Messie même si
Beckett le nie**



Personne ne vient, personne ne s'en va. Vladimir dit à Pozzo de demander à Lucky de penser et Pozzo conseille qu'on donne à Lucky son chapeau car il ne peut pas penser sans chapeau. L'appel pour Vladimir s'adresse à l'humanité entière, mais l'humanité en ce moment et en cet endroit, «c'est nous», dit-il. Pour Estragon, nous naissons tous fous et quelques-uns le demeurent.

Godot fait penser à l'attente du Messie même si Beckett le nie. Attendre Godot en yiddish prend alors toute sa saveur. Godot serait le mélange du mot anglais « God- » (Dieu) et d'un suffixe français populaire « -ot ». Beckett a toujours refusé cette interprétation en disant que s'il avait voulu faire entendre cela, il l'aurait « appelé Dieu, pas Godot ». Il a lui-même montré qu'il y avait une pluralité d'interprétations possibles : une rue Godot, un coureur cycliste appelé Godot. A Roger Blin qui lui demandait qui ou ce que Godot représentait,

Beckett répondit que ce nom lui était venu par association avec les termes d'argot « godillot, godasse », les pieds jouant un rôle prépondérant dans la pièce. Il affirma également n'avoir lu *Le Faiseur* de Balzac, où les personnages attendent la venue d'un « Monsieur Godeau » pour les sauver de la ruine, qu'après avoir écrit Godot.

La pièce est écrite en français après la guerre, on y parle de charniers. Ce n'est pas sans évoquer la Shoah même si cela porte sur l'universelle absurdité de la condition humaine. L'entendre en yiddish c'est faire respirer ce qui reste de vivant d'un monde disparu avec ses différents accents et j'ai senti une fois de plus que l'on pouvait faire des choses vraiment bien avec le yiddish aujourd'hui, même si ce monde profondément humain avec tous ses accents manque, nous avons perdu un bout d'humanité. Comme le dit le Rabbin Claude Sultan dont je suis les cours de Midrash et de Talmud: «Le judaïsme, ce n'est pas une

religion, c'est une manière humaine de vivre». Chacun attend Godot. Dire que c'est Dieu, c'est déjà trop. Nous attendons Dieu sait quoi. Nous attendons aussi du théâtre en yiddish sur-titré de qualité comme cette pièce dans une salle fixe comme le désire Rafael Goldwaser. A moins que cela ne se passe comme aujourd'hui avec le yiddish comme l'écrit Rosette Tama⁴. Cyrille Fleischman dans « La musique des quatre tailleurs »⁵ décrit comme suit le calendrier des représentations d'un orchestre : « Pas d'orchestre les : lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, dimanche après-midi. Orchestre : le dimanche soir, de temps en temps. » ■

[4] Tama R., « Haine de soi et langue maternelle » in Kohn M. (sous la dir. de), *Yiddishkeit et psychanalyse, Le transfert à une langue*, Paris, MJW Édition, 2007, p. 33.

[5] Fleischman C. *La musique des quatre tailleurs* in *Tango pour le cinquième acte*, (Paris, Flammarion, 1996) p. 123.